

## Les séries supplantent-elles le cinéma ?

Antonio Domínguez Leiva and Claude Vaillancourt

Number 807, March–April 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92927ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Centre justice et foi

**ISSN**

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Domínguez Leiva, A. & Vaillancourt, C. (2020). Les séries supplantent-elles le cinéma ? *Relations*, (807), 12–13.

**Depuis *Twin Peaks* et *The Sopranos* jusqu'à *The Walking Dead* et *Game of Thrones*, les séries (Web et télévisées) se sont développées sur les plans narratif et esthétique pour en venir à rejoindre en popularité les films et les longs métrages « traditionnels ». L'un a-t-il fini par dépasser l'autre, dans ses vertus artistiques et culturelles ? Nos invités en débattent.**

*Les séries permettent une plus grande créativité thématique et esthétique.*

**Antonio Domínguez Leiva**

L'auteur est professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM et chroniqueur

Depuis l'irruption de la télévision dans les foyers nord-américains, la relation dialectique entre ce nouveau médium mal aimé des intellectuels et le cinéma aura été complexe. Le cinéma tenta alors de se distinguer par une double stratégie de spectacularisation et de complexification narrative et thématique. On a d'abord assisté à l'escalade des budgets des épopées en cinémascope ou en 3D, jusqu'à l'éclosion des superproductions des années 1970 et 1980. Puis, le cinéma s'est mis à aborder des sujets que le petit écran ne pouvait évoquer jusqu'alors (un réalisme social allant des « *social problem films* » d'après-guerre au triomphe du Nouvel Hollywood). Le transfert de talents et de formules entre les deux médiums rivaux est venu toutefois troubler ces distinctions. La récupération du film noir par les séries policières (avant que celles-ci n'influencent à leur tour la nouvelle vague de polars à prétention documentaire) en est d'ailleurs un bon exemple.

**Changement de paradigme**

Depuis les années 2000, une nouvelle configuration s'est établie entre les deux industries culturelles. D'une part, la spectacularisation hypermoderne des grandes franchises hollywoodiennes minimise le statut du récit, aux dépens de la liberté des scénaristes, tandis que, d'autre part, le volet du réalisme social est marginalisé dans le circuit de plus en plus anémique du cinéma dit indépendant. Inversement, les séries télé deviennent le nouvel Eldorado des

scénaristes-rois, travaillant avec des budgets de plus en plus conséquents.

De là s'opère l'inversion axiologique ici avancée. Face à une industrie hollywoodienne vouée à la répétition et au recyclage des modèles (la part des *remakes*, suites et autres prélogies ne cessant d'augmenter), les séries télé s'affichent comme le terrain privilégié de l'expérimentation. Avec cette inversion se déploie un transfert d'allégeance: après un mutisme développé durant plusieurs décennies, nombre d'anciens cinéphiles s'avouent désormais « sériephiles » et on ne compte plus les publications consacrées aux coqueluches de la critique, allant de *Mad Men* à *The Wire*. Le triomphe des nouveaux géants du *streaming* confirme à mes yeux cette tendance entamée précédemment par les chaînes câblées, dont les productions proposent une complexité narrative et thématique avec une grammaire de plus en plus calquée sur celle des grands récits cinématographiques. Une certaine spectacularisation va même jusqu'à concurrencer les superproductions des multiplexes. De plus en plus de séries de science-fiction ou de *fantasy* disposent de budgets faramineux, *Game of Thrones* en tête.

Il résulte de ce déplacement paradigmatique une hybridation des langages et des formules du long-métrage et du feuilleton télévisé. Cela permet une immersion plus profonde dans des univers de fiction davantage élaborés, porteurs d'une arborescence d'arcs narratifs de plus en plus évolués et contrastés, et d'une démultiplication de personnages aux profils de plus en plus complexes. Considérant les contraintes propres aux formats précédents (dont la durée limitée des films ou les impératifs du feuilleton télévisé classique), c'est là un triomphe du romanesque audiovisuel. Bien malin qui aurait pu le prévoir.

**Un boom créatif**

Les nouvelles possibilités qu'offrent les séries télé (qu'on ne saurait désormais comparer à l'ancienne logique télévisuelle et qui s'étend à la Toile par l'intermédiaire des webséries) ont stimulé un afflux de nouvelles idées, situées aux antipodes de la logique rébarbative consacrée et cristallisée par les franchises cinématographiques dominantes. En émerge aussi une nouvelle logique de l'adaptation, matrice des deux médias dès leurs origines: il n'y a plus lieu de choisir entre la splendide mutilation cinématographique (recréation esthétique souvent ambitieuse, mais conditionnée, entre autres, par la limitation du récit d'origine, quelle que soit son étendue, au format standard de 101 minutes) et le relatif aplatissement télévisuel (format plus ample, mais budgets et prétentions artistiques bien moindres, s'alignant souvent sur une dramatisation plus ou moins théâtrale). Ainsi, les nouvelles séries permettent une approche plus soignée des œuvres littéraires dont elles s'inspirent (*Alias Grace*, *The Handmaid's Tale*, etc.) et qu'elles dépassent souvent en ambition esthétique (pensons à *True Blood* ou à *Gossip Girl*, sans compter les adaptations de *comics* superhéroïques, bien plus intéressantes que leurs homologues filmiques).

Le sens des transferts entre médias s'en trouve dès lors inversé: ce sont maintenant les grands réalisateurs de cinéma qui, ne trouvant plus dans le 7<sup>e</sup> art le moyen de donner libre cours à leur créativité, se plongent dans ce 8<sup>e</sup> art qu'on peine encore à nommer. La carte blanche donnée à David Lynch pour la troisième saison de *Twin Peaks* (2017) aura probablement, dans le futur, une valeur tout aussi paradigmatique que la diffusion de son projet pilote à la ABC en 1990 – date inaugurale, pour plusieurs critiques, de cet Âge d'or des séries que nous observons aujourd'hui. 🍷

# LES SÉRIES SUPPLANTENT-ELLES LE CINÉMA ?

*Le cinéma offre une diversité de regards et d'expériences unique.*

**Claude Vaillancourt**

L'auteur, romancier et essayiste, a publié *La culture enclavée* (Somme toute, 2019) et *Hollywood et la politique* (Écosociété, 2012, 2020)

**S**elon certaines personnes, le cinéma serait en voie de disparition. Les séries télévisées le supplantaient, du haut de leur immense popularité, parvenant à être de mieux en mieux financées et atteignant des standards de qualité équivalents à ceux des grands films. Visionné sur des plates-formes comme Netflix, le cinéma perd l'avantage d'être diffusé sur grand écran. Ainsi amené à égalité avec ce qui se diffuse sur des écrans de différents formats, il est privé de sa spécificité. Le dynamisme et l'inventivité des créateurs passent désormais par les séries, qui misent aussi sur les stars, l'effet de mode et même l'innovation esthétique. Pourquoi s'obstiner alors à faire des films, produits obsolètes et vestiges du siècle dernier ?

Je ne crois quant à moi à aucune de ces idées reçues. Bien que j'aie tenté à diverses reprises de me plonger dans des séries parmi les meilleures, je suis toujours resté sur ma faim. Après quelques épisodes, j'en viens à me poser la même question : pourquoi ne pas regarder un bon film à la place ?

Les très bonnes séries Web ou télé contemporaines impressionnent dès le départ. Elles sont plus dynamiques, mieux tournées, mieux jouées et proposent des scénarios plus complexes que celles qui ont fait les beaux jours de la télévision d'autrefois. Mais pour nombre de cinéphiles, l'enthousiasme diminue rapidement. Après la surprise, la lassitude. La mécanique de la série devient vite transparente, la routine s'installe, le message général ne fait que se répéter.

## Voyager entre différents mondes

Dans un bon film, chaque plan s'impose par sa nécessité. L'histoire se construit sans détours, ne conservant que ce qui est le plus essentiel à son déroulement. Dans les séries, par contre, les événements narratifs s'accumulent à un rythme régulier, de façon à soutenir l'intérêt à la fin des épisodes, à rendre le spectateur captif, voire à créer chez lui un effet d'addiction afin qu'il reste accroché à l'histoire pendant des heures et des heures, souvent pendant des années. Le fait de suivre une série devient une habitude, même lorsqu'on la regarde en rafale. Pendant qu'on plonge ainsi dans un univers fait de rituels et de répétitions, on se ferme aussi à une diversité de productions artistiques qu'offre de façon extraordinaire le cinéma (au sens large, pas que celui de Hollywood), qui doit constamment se réinventer d'un film à l'autre.

Certes, la série offre le confort de vieilles pantoufles. Pas besoin de se demander ce qu'on regardera ce soir, la série livrant ses histoires interminables, ses embrouilles et ses scénarios labyrinthiques qui combleront les besoins d'aventure et d'évasion des spectateurs.

Choisir un bon film est plus exigeant : il faut lire des critiques et commentaires, trouver où il peut être visionné, prendre des risques. Mais la récompense qu'on en tire procure une grande satisfaction. Le cinéma permet davantage que la série de voyager entre différents univers ; il fait du spectateur un nomade, alors que la série télévisée le rend sédentaire.

## Une question de temps

On n'imagine pas du tout *Roma* d'Alfonso Cuarón, ou *La haine* de Mathieu Kassovitz, ou d'innombrables autres chefs-d'œuvre, se poursuivre pendant des années, accumulant les épisodes. La force d'un univers cinématographique est sa concentration, le fait qu'il existe en fonction du temps

précis qui lui est destiné. En général, les films durent entre une heure vingt minutes (un grand nombre de films noirs étasuniens) et cinq heures (on pense à *1900* de Bernardo Bertolucci), ce qui laisse une grande souplesse aux réalisateurs. S'il faut encore plus de temps, on peut y ajouter des suites. Mais à part de notables exceptions, comme les trilogies *Le parrain* de Francis Ford Coppola et *La condition de l'homme* de Masaki Kobayashi, les résultats sont rarement heureux.

Le cinéma nous offre toutes les fascinations, l'œil de la caméra devenant une école du regard. La parole du cinéaste et de son équipe doit se distinguer par son unicité. Le cinéma, dans ses grandes réussites, donne l'impression de jouer le tout pour le tout, de tenir constamment le spectateur en alerte, tant par le contenu et la forme que par la succession d'univers qu'il propose. Prolonger de façon efficace et significative des histoires pendant des années, comme l'exigent les séries télévisées, est par ailleurs un défi que l'imagination humaine ne parvient tout simplement pas à relever.

La grande popularité des séries télévisées inquiète certains cinéphiles : et si on en venait à négliger le cinéma, peu rentable et toujours à recommencer ? Déjà, les franchises comme Marvel et ses films de super-héros créent au cinéma le même effet d'accoutumance et de répétition que dans les séries, et occupent à mon avis une place beaucoup trop grande sur les écrans. Je me rassure toutefois en me disant que les films sont trop nécessaires, qu'ils répondent à un besoin trop indispensable d'exprimer les mille facettes de la condition humaine avec des moyens artistiques uniques et puissants, pour qu'on puisse cesser d'en faire et d'en regarder en grand nombre. ©